

Sacha Carlson : Qu'est-ce que la phénoménologie ?

1° Coordonnées historiques :

Fondateur de la phénoménologie : Edmund Husserl (1859-1938), mathématicien devenu philosophe. Œuvres principales : *Recherches logiques* (1900-1901 : la même année que *L'interprétation des rêves*, à savoir le premier livre que Freud signe de sa seule main) ; *Idées directrices pour une phénoménologie* (1913) ; *Méditations cartésiennes* (retranscription, augmentée et modifiée par l'auteur, de deux conférences données à la Sorbonne en 1929 : l'ouvrage paraît d'abord en traduction française en 1931) ; *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale* (1936). Et surtout : 40 000 pages de manuscrits de recherche, publiés progressivement de manière posthume par les Archives Husserl de Louvain.

Son continuateur le plus célèbre et le plus influent, en Allemagne est Martin Heidegger (1889-1976), dont le maître ouvrage est *Être et temps* (1927).

Après la guerre, c'est surtout en France que la phénoménologie se développe : Sartre (1905-1980 : *L'être et le néant*, 1943). Merleau-Ponty (1908-1961 : *Phénoménologie de la perception*, 1945).

À partir des années 1960, de nombreux philosophes élaborent leur propre pensée en se confrontant de manière critique avec la tradition phénoménologique : Paul Ricœur (1913-2005 : *Philosophie de la volonté* (2 tomes, en 1949 et 1960) ; Hans-Georg Gadamer (1900-2002 : *Vérité et méthode* [en allemand : *Wahrheit und Methode*], 1960) ; Emmanuel Levinas (1906-1995 : *Totalité et infini*, 1961) ; Michel Henry (1922-2002 : *L'essence de la manifestation*, 1963) ; Jacques Derrida (1930-2004 : *La voix et le phénomène, L'écriture et la différence, De la grammatologie*, ces trois ouvrages parus en 1967) ; Henri Maldiney (1912-2013 : *Aîtres de la langue et demeures de la pensée*, 1975) ; Jan Patočka (1907-1977 : *Essais hérétiques sur la philosophie de l'histoire* [en tchèque], 1977).

Dès les années 1980, plusieurs phénoménologues chercheront à renouer avec l'inspiration proprement husserlienne de la phénoménologie, tout en développant une pensée originale. Mentionnons surtout Jean-Luc Marion (1946- : *Dieu sans l'être*, 1982. *Réduction et donation*, 1989) et Marc Richir (1943-2015 : *Recherches phénoménologiques*, 1981. *Méditations phénoménologiques*, 1992).

2° La phénoménologie husserlienne entend répondre à une triple crise

Crise de la philosophie
Crise de la science
Crise du sens

« Nous prendrons notre point de départ dans un renversement qui eut lieu au tournant du siècle dernier dans l'attitude à l'égard des sciences. Ce renversement concerne la façon générale d'estimer les sciences. Il ne vise pas leur scientificité, il vise ce que les sciences, ce que la science en général avait signifié et peut signifier pour l'existence humaine. La façon

exclusive dont la vision globale du Monde qui est celle de l'homme moderne s'est laissée, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, déterminer et aveugler par les sciences positives et par la "prosperity" qu'on leur devait, signifiait que l'on se détournait avec indifférence des questions qui pour une humanité authentique sont les questions décisives. De simples sciences de fait forment une simple humanité de fait. Ce renversement dans la façon d'estimer publiquement les sciences était en particulier inévitable après la guerre et, comme nous le savons, elle est devenue peu à peu dans les jeunes générations une sorte de sentiment d'hostilité. Dans la détresse de notre vie – c'est ce que nous entendons partout – cette science n'a rien à nous dire. Les questions qu'elle exclut par principe sont précisément les questions qui sont les plus brûlantes à notre époque malheureuse pour une humanité abandonnée au bouleversement du destin : ce sont les questions qui portent sur le sens où sur l'absence de sens de toute cette existence humaine. Ces questions-là n'exigent-elles pas elles aussi, dans leur généralité leur nécessité qui s'impose à tous les hommes, qu'on les médite suffisamment et qu'on leur apporte une réponse qui provienne d'une vue rationnelle ? » (Husserl, *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale* [1936], traduit de l'allemand et préfacé par G. Granel, Gallimard, Paris, 1976, p. 10).

3° Un mot d'ordre pour la phénoménologie : « Retourner aux choses elles-mêmes ». Critique de l'attitude naturelle

« Il s'agit de décrire, et non pas d'expliquer ni d'analyser. Cette première consigne que Husserl donnait à la phénoménologie commençante d'être une "psychologie descriptive" ou de revenir aux choses mêmes, c'est d'abord le désaveu de la science. Je ne suis pas le résultat ou l'entrecroisement des multiples causalités qui déterminent mon corps ou mon psychisme, je ne puis pas me penser comme une partie du monde, comme le simple objet de la biologie, de la psychologie et de la sociologie, ni fermer sur moi l'univers de la science. Tout ce que je sais du monde, même par science, je le sais à partir d'une vue mienne ou d'une expérience du monde sans laquelle les symboles de la science ne voudraient rien dire. » (Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, 1945, Avant-propos).

« Ma thèse initiale est que les discours tenus d'un côté [scil. les neurosciences] et de l'autre [scil. la philosophie, et notamment la phénoménologie] relèvent de deux perspectives hétérogènes, c'est-à-dire non réductibles l'une à l'autre et non dérivables l'une de l'autre. Dans un discours il est question de neurones, de connexions neuronales, de système neuronal, dans l'autre on parle de connaissances, d'actions, de sentiments, c'est-à-dire d'actes ou d'états caractérisés par des intentions, des motivations, des valeurs. Je combattrai donc ce que j'appellerai désormais un amalgame sémantique, et que je vois résumé dans la formule, digne d'un oxymore : "Le cerveau pense" » (Paul Ricoeur & Jean-Pierre Changeux, *Ce qui nous fait penser. La nature et la règle*, Odile Jacob, Paris, 1998, p. 25 (texte de Ricoeur). Bref, pour Ricoeur, il faut dire que le cerveau ne pense pas !

4° La réduction phénoménologique

« Husserl était le père fondateur de tous les philosophes du XX^e siècle qui comptaient pour moi. C'était lui qui avait relancé la démarche "transcendantale" que j'avais découverte à 17 ans chez Kant : interroger non pas le réel, mais notre rapport au réel. Husserl a été celui avec lequel je n'ai cessé de penser. Il propose la méthode la plus radicale pour reprendre à la racine la question de notre rapport au monde. Cette démarche s'appuie sur ce qu'il appelle la réduction, le suspend (en grec *épokhè*). Il s'agit de "mettre hors circuit" la positivité des

choses, mais aussi de moi-même qui les perçoit, les pense ou les imagine, afin de redécouvrir la manière dont ma conscience les vise – et ce, indépendamment de la question de savoir si ces choses et moi-même existons réellement. Or ce lien entre ma pensée et l’objet, ce que Husserl appelle la visée intentionnelle, ne se trouve ni dans ma tête ni dans l’objet, il n’est nulle part dans l’espace. Ainsi, par exemple, quand j’écoute une mélodie, la musique, distincte des sons, n’est ni dans l’espace physique ni dans ma tête, parce qu’il ne suffit pas que je vise les sons pour l’entendre comme musique. Ou encore lorsque je perçois un champ de lavande au cours d’une promenade, cette perception ne se trouve ni dans l’objet – le champ de lavande –, ni dans ma tête. Elle n’est nulle part dans l’espace. Ce nulle part, ce “rien que phénomène”, me hante » (Marc Richir, « Le nulle part me hante », *Philosophie magazine* n° 42, Paris, septembre 2010, pp. 62-63).

La suite de ce texte mérite d’être citée. Une question est posée à notre phénoménologue : « Pourtant, le champ de lavande s’imprime en moi de manière directe et évidente, j’ai le sentiment de percevoir directement sa forme, sa couleur, son odeur même... ». C’est alors l’occasion pour Marc Richir d’amorcer sa propre analyse phénoménologique, qui souligne l’indétermination et le mouvement de la perception (nous y reviendrons dans une prochaine séance) :

« Mais le champ de lavande, circonscrit dans ses limites, sa couleur et sa forme, c’est une carte postale, c’est le cliché du champ de lavande, et non pas celui que je perçois quand je me promène. Ce champ, je ne le perçois jamais que d’un point de vue, en esquisses et en mouvement, avec le vent qui le rend ondoyant, la lumière et la chaleur qui font vibrer ses couleurs au fil des heures... Toute vision panoramique est abstraite et inhumaine. On est alors dans le voir et non dans le regarder. Ce qui compte, c’est l’inscription de ma “chair” en mouvement dans l’espace, mon affectivité, la façon dont le regard erre, rebondit, repart, se perd, se réengendre... Là, il y a expérience non pas de tel ou tel champ de lavande – ce qui est déjà une abstraction –, mais d’un paysage. Là, le phénomène n’est pas encore transformé en cliché, mais se perçoit de façon mouvante, voire archaïque. En revenant au phénomène à l’état sauvage, je suis incité à laisser affleurer ce qui m’émeut, m’affecte, me mobilise dans cette perception. Tout se passe comme si l’ouverture du paysage était simultanément l’ouverture à l’énigme que je suis pour moi-même » (*ibid.*)

5° Analyse phénoménologique de la perception

Dans un livre du physicien Eugene Wigner sur Dirac – le troisième des pères fondateurs de la physique quantique, après Heisenberg et Schrödinger – on trouve une anecdote amusante. Dirac et Pauli voyageaient ensemble, en train. Après une heure de silence de la part de Dirac, grand taciturne, Pauli cherchait désespérément quelques motifs de conversation, quelque observation triviale sur laquelle amorcer le dialogue. Voyant au loin un troupeau de moutons, il se retourna vers Dirac en disant : On dirait que ces moutons ont été tondus récemment. Dirac regarda dans la direction indiquée et répondit : de ce côté-ci, au moins !

6° Pour aller plus loin :

Quelques textes les plus accessibles :

E. HUSSERL, « Méthode phénoménologique et philosophie phénoménologique <Conférences de Londres (1922)> », tr. fr. par A. Mazzù, in *Annales de phénoménologie*, Beauvais, 2003, pp. 161-221.

HUSSERL, *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*, traduit de l'allemand et préfacé par G. Granel, Gallimard, Paris, 1976 (la première partie au moins).

Sur Husserl :

Jean-Toussaint DESANTI, *Introduction à la phénoménologie*, Gallimard, Paris, 1994.

M. MERLEAU-PONTY, *La Phénoménologie de la perception*, Gallimard, Paris, 1945 (nombreuses rééditions) (lire surtout l'Avant-propos : le reste est assez indigeste...).

M. MERLEAU-PONTY, *L'œil et l'esprit*, Éditions Gallimard, Paris, 1964 (une phénoménologie de la peinture).

M. RICHIR, *L'écart et le rien. Conversations avec Sacha Carlson*, coll. « Krisis », Jérôme Millon, Grenoble, 2014.